



Entrevue exclusive

Rencontre avec Stephen Harper, premier ministre du Canada

Par Marie-Josée Turcotte | Photos : CPM

N'obtient pas qui veut une entrevue avec le premier ministre du Canada ! Le très honorable Stephen Harper a pourtant accepté de rencontrer le magazine *PRESTIGE* lors d'un entretien privé où il s'est étonnamment livré, acceptant de répondre à quelques questions qui avaient pour but de découvrir l'homme derrière le politicien, l'être humain au-delà de son rôle et de l'image qu'il projette.

24 juin 2009. Jour de la fête nationale des Québécois. Stephen Harper est de passage à Québec, plus précisément à la baie de Beauport, afin d'effectuer une annonce importante : le gouvernement fédéral cédera les terrains du Parlement provincial au Québec,

corrigeant ainsi une « anomalie ». Ce n'est pas un hasard si Stephen Harper a choisi cette journée pour rendre visite aux gens de Québec, ce qu'il fait d'ailleurs régulièrement depuis qu'il a été élu. De toute évidence, il prend soin d'entretenir une relation de confiance avec l'un des châteaux forts du Parti conservateur au Québec.

Une question de perception

Néanmoins, la perception que bien des gens entretiennent vis-à-vis de notre chef d'État demeure relativement négative. Plusieurs lui reprochent d'être difficile d'approche, surtout parmi les gens de la presse, alors que monsieur et madame Tout-le-monde le décrivent comme un personnage un peu froid.



L'important pour Stephen Harper, c'est de préserver les liens familiaux. « Je peux gagner mes élections, affirme-t-il, mais si je perds ma famille, c'est un désastre ! »



Lorsqu'on aborde ce sujet avec Stephen Harper et qu'on lui demande si, à son avis, cette perception nuit à sa popularité (particulièrement au Québec), il sourit. « C'est drôle, parce qu'on ne me demande pas quelles sont mes perceptions. Je trouve aussi que les gens des médias sont parfois difficiles d'approche. Mais honnêtement, je ne suis pas en politique pour plaire aux caméras et aux microphones. Je suis là pour m'assurer que notre gouvernement agit de façon responsable, protège la population et répond à ses besoins. J'accepte la critique, cela fait partie de l'emploi, mais ma plus grande préoccupation n'est pas mon image personnelle, mais les intérêts supérieurs du pays. À cet égard, la rigueur est essentielle, et l'information que transmettent les journalistes à la population est très importante. »

Pour l'amour de la politique

Stephen Harper a fait des études en économie. Son intention, après l'obtention de son diplôme, était donc de devenir économiste. Rien ne le prédisposait à se

diriger vers la politique, sinon, se rappelle-t-il, le fait que lorsqu'il était enfant, ses parents insistaient pour qu'il lise les journaux chaque jour. « Dès l'âge de huit ans, je devais me préparer à discuter de divers sujets qui touchaient à la politique et aux événements publics autour de la table en famille. Je crois que j'ai développé un intérêt à ce moment-là. »

« Quand je joue du piano, je deviens très impliqué et émotif, je ne suis plus la même personne. »

Sa première véritable expérience en politique est survenue en 1986, lorsqu'il a travaillé à la colline Parlementaire en tant qu'adjoint législatif. Mais encore là, il n'était pas dans ses intentions de devenir politicien. Après cette expérience, il est retourné à l'Université de Calgary où il a fait sa maîtrise en économie. C'est à cet endroit qu'il a rencontré quelques professeurs qui travaillaient pour



« Ma plus grande préoccupation n'est pas mon image personnelle, mais les intérêts supérieurs du pays », a exprimé Stephen Harper, lors de l'entrevue.

Preston Manning, le chef du Parti réformiste. « J'ai accepté de faire des recherches et diverses choses pour lui, en présumant que cela n'allait pas me prendre beaucoup de temps, raconte-t-il. Mais une chose conduisant à une autre, je me suis retrouvé candidat lors de l'élection suivante. » *The rest is history !*

Après avoir pris deux fois sa retraite du monde politique (en 1986, après son année passée au Parlement d'Ottawa, et en 1997, après son premier terme en tant que député réformiste), Stephen Harper reconnaît aujourd'hui être parfaitement heureux de sa destinée, même si ce travail, qu'il considère comme « la plus belle *job* dans le meilleur pays du monde » n'est pas de tout repos. Il avoue, à cet égard, que l'aspect le plus difficile de son travail consiste à annoncer le décès d'un soldat à sa famille. « Je trouve rarement les mots appropriés dans de telles circonstances... »

Contribuer à écrire l'histoire

Stephen Harper est bien conscient qu'un jour ou l'autre, il devra quitter l'arène politique, de gré ou de force. Au terme de son mandat, quel souvenir souhaite-t-il laisser de lui à la population ainsi qu'aux historiens qui seront chargés d'écrire sa « page » d'histoire ? « Il est trop tôt pour répondre à cette question, admet-il, ajoutant avec un certain détachement qu'il y a plus important, à ses yeux, que ce que l'histoire racontera à son sujet. L'important, pour moi, c'est de préserver les liens familiaux. Je peux gagner mes élections, mais si je perds ma famille, c'est un désastre ! Et pour être honnête avec vous, je suis beaucoup plus préoccupé par le verdict de Dieu concernant ma vie que par celui des historiens », conclut-il dans un grand éclat de rire.

Au-delà de la politique

Enfin, pour clore l'entrevue, un sujet plus léger... Qu'est-ce qui passionne notre premier ministre en dehors de la politique ? « Mes enfants, répond-il sans aucune hésitation. En ce moment, je dois négocier avec mon fils de 13 ans (Benjamin) qui devient de plus en plus indépendant et recherche davantage la présence de ses amis que celle de son père. En revanche, ma fille de 10 ans (Rachel) y voit là la possibilité de devenir "numéro un"; elle remplit très bien l'espace laissé par mon fils ! »

« Je trouve que les gens des médias sont parfois difficiles d'approche. »

Stephen Harper est aussi un grand passionné de hockey. En plus de parfois chausser les patins, chaque soir, avant de s'endormir, il plonge le nez dans un livre d'histoire qui lui

permet, du coup, de se changer les idées. « Même si j'étais l'un des pires joueurs de l'histoire du hockey canadien, lance-t-il avec humour, ce sport est demeuré une grande passion pour moi. » Quant au piano, qu'il a joué très longtemps et assidûment lorsqu'il était jeune (il s'est rendu jusqu'au niveau 9 au Conservatoire de Toronto), il avoue avoir délaissé sa pratique. « Quand je joue du piano, je deviens très impliqué et émotif, je ne suis plus la même personne; ce n'est pas quelque chose que je peux faire seulement comme *hobby*. »

Est-ce que notre premier ministre aurait pu devenir un artiste ? Il répond par la négative. Mais au fond, la politique et la musique ne sont peut-être pas des univers diamétralement opposés, si l'on considère que, dans un cas comme dans l'autre, on pardonne difficilement les fausses notes... Pour quand le prochain « concerto » électoral ? ■